

Pendant ce temps, le



s Suédois...



Respiration.

Jetée de Strandvagen, à Stockholm, samedi 18 avril. Les habitants ne s'empêchent pas de sortir, tout en ayant intégré les gestes barrières.

Exception. Le pays mise sur la responsabilité individuelle plutôt que sur le confinement.

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE EN SUÈDE,
CLAIRE MEYNIAL

Martin Karlsson court. Il est navré, le téléphone sonne encore. Il règne, dans des locaux flambant neufs, sur les soins intensifs de l'hôpital Sodersjukhuset, l'un des plus grands de Stockholm. Il voudrait prendre une minute pour recevoir dignement une livraison de surblouses faites maison. C'est le département de l'Innovation, plus habitué à dessiner la signalétique, qui a d'abord été sollicité pour remédier au manque de visières. «*Le directeur nous a donné vingt et une heures, on a présenté des prototypes et on a lancé un appel aux dons. Un particulier nous a donné 1 000 feuilles de plastique et un autre, plus de 1 kilomètre de mousse*», raconte Clara Chague, designer graphique française. Après l'avoir soumis aux soignants, l'équipe de l'Innovation a amélioré le patron et l'a passé à l'équipe du centre d'appels pour qu'elle le produise. L'Innovation, elle, a enchaîné avec les blouses, dans sa salle de gym. Entre espaliers et boules de Pilates, les volontaires des services ressources humaines et gestion découpent, dans du plastique destiné à couvrir les chariots, puis collent des blouses à manches longues.

Pour les soignants, c'est une bénédiction. Martin remercie. Puis il parle. Il n'a pas le temps mais il parle, le stress sans doute. «*C'est super, c'est le modèle qu'on* ■■■



■■■ avait avant. Mais les autorités de Stockholm disent qu'on devrait utiliser des manches courtes avec des gants, alors que l'Agence de santé publique recommande les manches longues. Comme si, après nous avoir fait porter un casque de vélo, on disait que ce n'était plus nécessaire. On fait comment, hein, pour se sentir en sécurité ? » Martin est infirmier en chef depuis neuf semaines. Le ciel lui est tombé sur la tête avec le Covid-19. Il peste contre ces détails qui n'en sont pas pour un personnel surmené, dit qu'on a beau ajouter des lits, il ne pourra pas y en avoir « plus que la longueur des murs ». Est-il contre le choix de ne pas confiner la population, qui peut entraîner un surcroît de travail pour son équipe ? Non. Pas un instant. Puisque les cafés sont ouverts, on y retrouve un infirmier des urgences. « Il y a eu une vague de licenciements cet hiver, on était déjà en sous-effectifs avant le Covid. Il y a des intérimaires, on est en mode de gestion de catastrophe », confie ce dernier devant son soda. Il dénonce la pénurie que la direction refuse d'admettre, l'impréparation, la

politique qui favorise les hôpitaux privés. Et le non-confinement ? « Non, c'est la bonne politique. Il faudrait juste tester plus. »

Depuis que le Covid-19 a déferlé sur l'Europe, la Suède est scrutée avec une stupeur teintée d'envie par les autres pays, qui confinent leur population, à des degrés différents. De l'aveu des autorités, le pays dispose de quarante-huit heures de stock d'équipement de protection pour les soignants et de si peu de lits qu'on en a in stallé 600, en une semaine, dans un parc d'exposition, le Stockholmsmassan. Cet hiver, une réforme drastique de la Santé a été menée par la région de Stockholm, foyer principal du Covid. À tel point que le CHU Sophiahemmet forme 300 membres du personnel de la compagnie aérienne SAS, au chômage technique, à l'aide aux soignants. C'est dire si la Suède n'était pas mieux préparée que d'autres pour faire face à la pandémie. Pourtant, le gouvernement s'y tient : il ne confine pas.

Devant l'avalanche d'articles décrivant une Suède suicidaire, il

Optimisation. Le personnel administratif de l'hôpital Sodertjukhuset, à Stockholm, fabrique des surblouses pour les soignants.

a sorti les grands moyens : une conférence de presse en anglais pour les journalistes étrangers, dans une salle aux sièges espacés et sur inscription. On est bien en dessous de la nouvelle limite de 50 personnes rassemblées. Trois femmes, un message. Isabella Lövin, vice-Première ministre : « Notre stratégie, c'est de protéger les vulnérables, de garder des ressources pour les hôpitaux et de limiter les effets sur les services critiques de la société et de l'économie... Tous les pays ont le même objectif : ralentir la contamination. Nous avons juste des fondements légaux, des traditions et des systèmes différents. » Lena Hallengren, ministre de la Santé : « Non, la Suède ne vit pas "comme d'habitude". Regardez les universités fermées, les personnes âgées qui n'ont pas vu leur famille depuis des semaines. Toute la société est affectée. » Ann Linde, ministre des Affaires étrangères, assure même : « Il n'y a pas de stratégie suédoise. » C'est exagéré, mais pas totalement faux. La Suède a dit dès le départ qu'elle adapterait ses mesures aux découvertes et n'excluait pas de les durcir. Mais le confinement n'en fait pas partie.

Le pire est à venir. Chaque jour, à 14 heures, se tient la conférence de presse de l'Agence de santé publique. Il neige et il n'est pas question de l'organiser dehors, comme à la Maison-Blanche. Mais ici aussi, les sièges sont espacés et le micro pour les questions est fixé à une perche. La star est Anders Tegnell, épidémiologiste en chef, en pull à col roulé, devenu autorité incontestée, qui répète calmement que le pire est à venir. Envisage-t-il un confinement ? « Nous avons mis des mesures en place, la population les écoute, beaucoup restent chez eux. Les restaurants doivent s'assurer qu'ils ne sont pas trop pleins. Mais on encourage les gens à sortir, le virus se répand à l'intérieur. Il est bon de faire du sport. Et il s'agit d'appliquer une pression supportable à long terme. »

Les consignes ressemblent aux nôtres au début : se laver les mains, télétravailler, rester chez soi au moindre symptôme, s'abstenir de tout contact avec les plus de 70 ans,

JULIETTE ROBERT/HAYTHAM-REA

« Non, la Suède ne vit pas "comme d'habitude". Toute la société est affectée. »

Lena Hallengren, ministre de la Santé



qui ne doivent pas sortir, ne pas voyager. Les lycées et les universités sont fermés, les visites aux hôpitaux et aux maisons de retraite, interdites. Mais les écoles restent ouvertes, pour que les soignants puissent travailler et que les grands-parents ne soient pas exposés. Les commerces tournent, pour ne pas grever l'économie. Une pression sociale puissante rend la force inutile pour faire appliquer ces règles.

Dans un pays dont la dernière guerre (contre la Norvège) remonte à 1814, « le vocable guerrier n'aurait aucun sens, personne n'a de grand-mère pour lui raconter comment c'était », explique Johan Von Schreeb, à la tête du Centre de médecine internationale des catastrophes, à l'institut Karolinska. Le résultat est surprenant : les rues sont plutôt moins peuplées que dans Paris confiné, en tout cas bien moins que le dimanche précédant le confinement. Quand ils traitent les Suédois d'inconscients, les Latins projettent sur les Nordiques

le comportement qu'eux-mêmes adopteraient si rester chez soi n'était pas obligatoire. À Stockholm, les giboulées d'avril viennent grossir les tas de neige qui ont survécu à l'ombre. Mais dans le parc Kungsträdgården, non loin de l'Opéra et, de l'autre côté du canal, du palais royal baroque, les cerisiers du Japon ont fleuri trop tôt. Les familles font le plein de frais soleil sous la nuée rose. Un couple à vélo admire le clair-obscur. « On télétravaille et on sort très peu, on ne va pas au restaurant, un confinement ne changerait pas grand-chose. Je ne sais pas si je me sens en sécurité, mais les enfants à la maison, ce serait compliqué », estime Tove, 29 ans, songeuse. « C'est l'Agence de santé qui décide, pas les politiques. Elle n'a aucun intérêt à conseiller telle ou telle méthode », ajoute Jerk, 35 ans. Non loin de là, le marché aux puces de la place Hotorget est presque vide. « Si je ne travaille pas, qui me donnera de l'argent ? Les autorités ont raison, il faut vivre, c'est comme avec le terrorisme », soutient Mustapha,

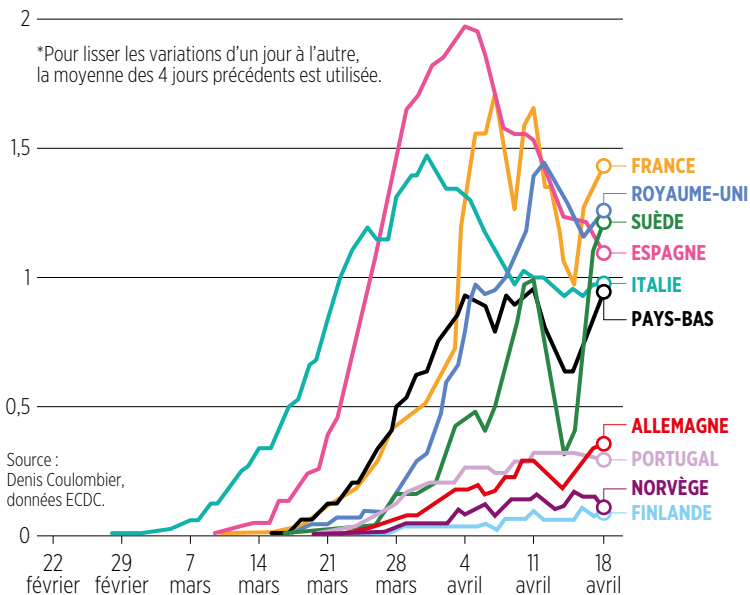
Extension. Six cents lits ont été installés au parc des expositions Stockholmsmassan, dans la banlieue sud de la capitale suédoise.

47 ans, devant ses lampes. Agacée, une cliente âgée lâche : « En France, ils sont plus nombreux et plus serrés. Ici, c'est inutile de confiner. » Tous ne pensent pas cela. « J'ai très peur, confie Nedjib, 29 ans, autre vendeur. Et tant que le gouvernement ne confine pas, mon patron me demande de travailler. » Idem pour le pharmacien du métro, terrifié : « Si je tombe malade, c'est simple, je ne rentre pas chez moi. Ma femme a un cancer. »

Les restaurants tentent de survivre, désertés. Pas tous. Un dimanche, Greasy Spoon, prisé pour ses brunchs, est plein. La consigne est d'alterner tables vides et occupées, et de ne pas servir au bar. Selon la serveuse, les employés arrivent une heure plus tôt pour désinfecter. « Et, après chaque client, on nettoie tout, la table, les condiments... » Le paiement se fait par carte, chaque serveur manipule sa machine, un seul est en contact avec la nourriture. Et un tiers du chiffre d'affaires vient de la vente à emporter. Résultat, pour l'instant, le café n'a pas licencié. ■■■

La Suède proche du bilan d'une France confinée

Nombre moyen de décès* liés au Covid-19, par jour pour 100 000 habitants



« Vous vous amusez plus dans les pays du Sud à vous faire la bise, vous serrer dans les bras... Là, ça joue en notre faveur. » Mathilda, serveuse

■ ■ ■ En Suède, le taux de chômage prévu pour 2020 est de 9 % et la baisse du PIB, de 4 %, à comparer aux 8 % prévus pour la France. Trois amies terminent leur café. « On ne fait pas partie des vulnérables et, avec les cours en ligne, on passe notre temps à l'intérieur, on s'ennuie, se justifie Sabina, 22 ans. Je vis avec mon père, qui a 70 ans, ça m'inquiète. Mais l'appartement est grand, il n'entre pas dans ma chambre, je désinfecte tout et je reste loin de lui. »

À Pâques, 90 % des habitants de Stockholm ont renoncé à voyager, sur la recommandation de l'Agence de santé publique. Mais Sabina avait déjà décidé : « Je suis allée à la campagne voir des amis et je me suis sentie mal. Pour les vacances, j'aurais pu aller dans notre maison sur l'île de Gotland, mais il faut prendre un ferry et un bus, je ne veux pas les exposer. » Elle qui n'est jamais malade l'a été en février et suppose qu'elle a en fait contracté le virus, comme beaucoup de Stockholm.

« La voie suédoise est un savant mélange de développement de l'im-

munité de groupe, de protection des vulnérables et de sauvegarde de l'économie », analyse Denis Coulombier, ancien chef du département de la réponse aux épidémies au Centre européen de prévention et membre du groupe consultatif de l'OMS pour le Covid. Il note que la courbe de la Suède est parallèle à celle des pays européens plus stricts, sauf l'Italie et l'Espagne. Cela ne signifie pas que sa politique fonctionnerait ailleurs. « Macron a raison de confiner, dans un pays aux 65 millions d'opinions différentes, qui manifeste tout le temps et qui, comme disait de Gaulle, a des centaines de fromages, ironise Anders Bjorkman, à la tête du département de recherche sur le paludisme à Karolinska. Et vous avez eu plus de cas plus vite. Les solutions doivent correspondre au contexte. »

La relation des Suédois à l'autorité est radicalement différente de celle des Français. Bien que cela ne soit pas obligatoire, 97 % des familles vaccinent leurs enfants. « Après la grippe H1N1, un vaccin a

déclenché de la narcolepsie chez certains enfants en Scandinavie. Les familles ont été indemnisées et personne n'a attaqué le gouvernement », relate Denis Coulombier. À l'époque, ces pays avaient refusé d'instaurer la prise de température aux frontières, jugée coûteuse pour une faible efficacité. Les autres États membres, qui l'avaient organisée pour rassurer leurs opinions, étaient arrivés aux mêmes conclusions et avaient suspendu le dispositif. Au risque de déstabiliser ces dernières.

Triple confiance. Le sang-froid suédois s'explique par plusieurs raisons. « Le gouvernement part du principe que les citoyens ont un cerveau et il introduit les restrictions petit à petit, comme en fixant la limite des rassemblements à 500, puis à 50 personnes », décrit Johan Giesecke, ancien directeur de l'Agence de la santé publique. Et la majorité obtempère. D'abord, parce que la distanciation sociale est naturelle, dans un pays peu densément peuplé, où l'on voit peu ses anciens et qui détient le record d'Europe d'habitats individuels (52 %). « On est complexé, on pense toujours que vous vous amusez plus que nous, dans les pays du Sud, à vous faire la bise et vous serrer dans les bras... Là, ça joue en notre faveur », avance Mathilda, serveuse au Pélican, institution quasi vide. Ensuite, selon l'historien Lars Tragardh, le système repose sur une triple confiance, « des citoyens envers les institutions, des institutions envers les citoyens et des citoyens entre eux ». Il explique : « Je pars du principe que les gens suivent les mêmes règles que moi si je vais au restaurant, donc seulement si je n'ai aucun symptôme. » Le Premier ministre, Stefan Lofven, le 22 mars, dans une rare adresse à la nation, le traduisait ainsi : « Nous, les adultes, devons nous comporter en adultes... Chacun porte une lourde responsabilité. » Enfin, l'administration est dépolitisée. « Le ministre de la Santé n'est pas à la tête de l'Agence de la santé publique, la Constitution lui interdit de décrocher son téléphone pour lui donner un ordre, développe Bo Rothstein, politologue. Les experts définissent les règles et on leur fait confiance. » Le gouver-



nement a proposé une loi lui permettant de passer outre le Parlement en temps de crise. Le tollé a été général, il revoit sa copie. Selon Tragardh, cela remonte à une société médiévale de paysans, plus égalitaire que la nôtre, plus interdépendante. « Il était crucial que les institutions soient neutres, pour l'intérêt général. » Le résultat est un comportement face au virus qui n'est pas si différent du nôtre, mais sans contrainte. « En termes de morts, nous verrons bien », conclut-il.

Tout cela est bien beau, mais la théorie n'est pas sans faille. Quid des cas asymptomatiques, dont on sait qu'ils sont contagieux ? Par ailleurs, la culture suédoise est bien ancrée chez... les Suédois d'origine. Au début de la pandémie, les plus touchés appartenaient à la communauté somalienne. L'une des hypothèses est que, souvent chauffeurs de taxi, ils ont ramené de l'aéroport des Stockholm aisés qui rentraient des stations de ski du Tyrol autrichien et des Dolomites italiennes, où ils avaient pu être contaminés. Ils ne jouissent pas,

deux, du luxe de l'habitat individuel, sont peu vaccinés contre d'autres maladies et ne partagent pas cette confiance en l'Etat. « Ils dépendent plus du clan, ont davantage enlevé leurs enfants de l'école, et il y a une question d'inégalité économique que personne n'a envie de voir », dénonce Tragardh.

Certains épidémiologistes se sont d'ailleurs insurgés très tôt contre le choix des autorités. C'est le cas d'Olle Kampe, chercheur à Karolinska et signataire, avec 2 000 autres, d'une lettre ouverte conjurant le gouvernement de confiner. « Les chiffres sont exponentiels, s'alarme-t-il. Il n'y a que deux façons de ralentir une épidémie : tester massivement et tracer les contacts, comme en Corée du Sud ou en Australie, ou confiner, comme chez vous. » Selon lui, l'Agence de santé, bien qu'elle s'en défende, croit en une immunité de groupe, dont on ignore en combien de temps elle adviendrait et dont ni les personnes âgées ni les plus vulnérables ne bénéficieraient. « Cela pose un problème éthique : on expose les diabétiques,

Reconversion. Le CHU Sophiahemmet forme 300 salariés de la compagnie aérienne SAS, actuellement au chômage technique, à l'aide aux soignants.

les obèses, les hypertendus. Ne sont-ils pas humains ? Nous ne sommes pas dans les années 1950, l'immunité de groupe s'obtient par le vaccin ! Il faut tester, isoler, tracer les contacts et confiner en l'attendant ! » Lars Calmfors, de l'Institut d'études économiques internationales de l'université de Stockholm, est d'accord : « Pourquoi n'a-t-on pas mis en quarantaine ceux qui rentraient d'Autriche et d'Italie ? Pourquoi ces demi-mesures, qui à terme feront plus de mal à l'économie qu'un vrai confinement pendant une courte période ? Ils parlent de culture suédoise, je ne vois pas en quoi elle empêche des mesures plus dures, au contraire. Les restaurants sont presque vides, ça ne changerait rien. » Il plaide pour plus d'aide aux entreprises, car la Suède, endettée à 35 % de son PIB, peut emprunter. « Le gouvernement fait trop confiance aux experts, c'est sa responsabilité. »

Prudemment optimistes.

Les tenants de la méthode suédoise répètent qu'elle est durable. C'est d'ailleurs, peu ou prou, celle que la France adoptera à partir du 11 mai. « Ceci est un marathon, pas un sprint », répète la vice-Première ministre. Son succès prouverait que la démocratie n'est pas aussi faible que certains l'affirment, comme la Chine, avec laquelle la Suède entretient des rapports tendus. « C'est un gros problème le fait que les régimes autoritaires en profitent pour faire leur propagande. Nous sommes préoccupés par la désinformation. Après la crise, tous les chiffres seront vérifiés », prévient la ministre des Affaires étrangères. Avec plus de 1 500 morts et près de 14 000 cas, la courbe de la Suède semble s'aplatir, mais elle attend le pire, alors que ses voisins nordiques, plus stricts, l'ont passé. Les autorités attribuent l'augmentation soudaine du nombre de morts à la prise en compte des victimes en maisons de retraite et se disent « prudemment optimistes ». Le pays va subir « des milliers de morts », a prévenu le Premier ministre. Des mesures économiques ont été annoncées, mais toujours pas de confinement. Et la cote du gouvernement continue à monter ■

« Nous, les adultes, devons nous comporter en adultes... Chacun porte une lourde responsabilité. » Le Premier ministre, Stefan Lofven